

Trésors cachés et patrimoine naturel de la

Martinique

vue du ciel

Textes de Patrick Chamoiseau
Photographies d'Anne Chopin

HC | ÉDITIONS
HERVÉ
CHOPIN

Trésors cachés et patrimoine naturel de la

Martinique

vue du ciel

LES AUTEURS

Patrick Chamoiseau

Né à Fort de France, Patrick Chamoiseau vit à la Martinique. Son roman *Texaco* (Paris, Gallimard, 1992) a remporté le prix Goncourt et ouvert de nouvelles voies à la littérature antillaise. Il a confirmé ce renouvellement avec Jean Bernabé et Raphaël Confiant en proposant *l'Éloge de la Créolité* (Gallimard, 1989). Politique au sens noble, il prône l'avènement de *méta-nations* interdépendantes, tout comme d'une *métapolitique* de la Mondialité. Avec son essai *Écrire en pays dominé* (Gallimard, 1997), il a exploré de nouvelles modalités de l'expression artistique confrontée aux accélérations globalisantes du monde. Il a également participé à l'écriture de nombreux films dont *Passage du milieu*, en 2001, qui déjà explorait l'une de ces migrations forcées qui allait modifier les équilibres civilisationnels de notre planète... Composée de récits, de romans, d'essais, de pièces de théâtre, de poèmes ou de scénarios, souvent primés, traduits en plusieurs langues, son œuvre fait de lui un écrivain majeur de la littérature contemporaine. Il est aujourd'hui l'une des voix les plus influentes de la Caraïbe.

Anne Chopin

Après des études d'arts graphiques à l'Académie Charpentier à Paris, elle s'installe dès 1993 comme photographe et graphiste indépendante. Après vingt ans de vie en Martinique, elle partage son temps entre les Antilles et la métropole. Son travail s'articule autour du patrimoine qu'il soit bâti, naturel ou artistique.

En couverture : La Montagne Pelée et la baie de Saint-Pierre
En quatrième de couverture : Mangrove aux Trois-Îlets,
Rue case nègres aux Trois-Îlets, Pointe des Salines à Sainte-Anne

© 2007, Éditions Hervé Chopin, pour la première édition
© 2019, Éditions Hervé Chopin pour la présente édition

ISBN 9782357204874

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Trésors cachés et patrimoine naturel de la

Martinique

vue du ciel

Textes de Patrick Chamoiseau
Photographies d'Anne Chopin

HC | ÉDITIONS
HERVÉ
CHOPIN



Ce que voient les oiseaux

Ce que voient les oiseaux est sans doute en rapport avec une forme de beauté qui ne nous sera jamais accessible. D'abord parce que les oiseaux ne voient pas comme nous : leurs regards n'ont pas les nécessités des nôtres, ni les mêmes filtres génétiques ou culturels. Mais surtout parce qu'au principe de la nature et du vivant, il y a l'infini de la diversité. Une houle de possibles qui se connaissent ou qui s'ignorent, qui s'équilibrent dans une alchimie de mutations et de hasards.

Mais si la beauté de ce que voient les oiseaux n'est pas la nôtre, le fondement est le même : une émotion primale que ressent toute créature vivante, dotée d'un psychisme ou d'une conscience, en face de ce qui l'environne et qu'elle ne comprend pas. La vie s'émeut toujours de l'éclat de son propre mystère, et comme la vie relève d'une infinie diversité, la beauté est tout autant empreinte d'infini, tout autant rétive à une définition.

Approcher la sensation de beauté relève donc d'une *indéfinition*. Ce n'est pas ce qui est joli ou qui est harmonieux, ou qui éveille en nous des sensations agréables, car on peut éprouver le sentiment de la beauté devant des désolations intenses ou en face de présences qui nous impressionnent, même qui nous terrifient. La terrible beauté des orages et des incendies. L'effrayante beauté des masques de guerriers. L'épouvantable photo de cette enfant, brûlée au napalm, qui fuit le long d'une route, et qui à elle seule, par sa beauté, a fait perdre aux Américains la guerre du Vietnam... On peut aussi éprouver ce sentiment de la beauté en face de ce que l'on ne comprend pas : la vibration indéchiffrable d'un rapport de couleurs dans un paysage de sécheresse ou le rayonnement d'une œuvre d'art qui ne représente rien.

La plus juste indéfinition de la beauté serait qu'elle est toujours neuve, toujours bouleversante, qu'elle éclate nos certitudes intimes pour leur ouvrir d'improbables horizons. Nos rencontres avec la beauté nous forgent au fil du temps une esthétique, mais cette esthétique est toujours mise en déroute par le surgissement inépuisable de la beauté. C'est pourquoi la seule esthétique qui vaille est celle qui nous laisse disponible pour ne rien perdre des surgissements toujours inattendus, souvent de prime abord méconnaissables, de la beauté.

Dans notre vision de la nature, le ciel est toujours au-dessus, il définit la ligne de l'horizon, et notre sentiment de la beauté en face de la nature s'est élaboré dans les géométries terrestres de notre regard. Nous avons l'habitude de voir la Martinique à hauteur de nos yeux, parfois du haut d'un morne ou d'une élévation, rarement comme la voient les oiseaux. Rien dans notre condition ne nous permet ce point de vue. Il ne nous a jamais été utile pour vivre et pour survivre. Pourtant, quand il nous est offert, le sentiment de la beauté surgit, s'impose, nous ouvre à d'autres esthétiques, nous augmente des saveurs d'un mystère.

Ce qui fait la beauté des paysages vus d'en haut, c'est d'abord qu'ils réveillent l'oiseau qui est en nous, ce vieux rêve, cette envie archaïque de ceux que les hasards du vivant ont arrimés au sol. C'est aussi cette perspective inhabituelle : le ciel n'est plus couvercle ou horizon, mais le lieu d'accroche de notre regard, et de se trouver là élargit notre vision au point de nous donner la sensation d'être le ciel tout entier, de nous amener à éprouver que le ciel se met à voir et même à regarder. Et là, ce ne sont pas seulement les oiseaux qui se rapprochent de nous, nous investissent : ce sont les dieux aussi.

Le premier réflexe est de tenter de reconnaître le sol, nommer le lieu, retrouver la connaissance première que l'on a des différents endroits. Mais soudain, l'endroit familier est élargi, comme défait dans un prolongement plus ample, et le lieu que l'on parvient à reconnaître n'est qu'une mince sensation dans un ouvert qui synthétise plusieurs endroits ; un ouvert qui en même temps leur offre une cohérence qui les dépasse et qui les renouvelle.

Le premier plaisir vient de ce lieu que l'on connaît, ou que l'on reconnaît en le redécouvrant dans une ampleur étrange, et qui vient vers nous avec un air de connivence. C'est ce premier plaisir qu'il faut dépasser pour laisser poindre la beauté. Les formes, les matières, le commerce des couleurs, les lignes de force graphiques, le tout tendu sur l'intention (ou l'émotion secrète) du photographe. Et là, le regard s'ouvre à la vision, sans doute plus proche de ce que voient ou que vivent les oiseaux. Ce n'est plus un bout de Martinique qui s'offre là, mais de page en page, une plénitude naturelle, un inouï qu'il faut tenter de vivre. Si la photo déclenche le sentiment de la beauté, c'est qu'elle ne reproduit pas : elle ouvre à la vision, et toute vraie photo commence à la vision.

Voir d'en haut, désarrime notre regard des habitudes, surtout des obligations utilitaires qui forçaient sapiens à regarder autour de lui pour survivre, pour comprendre comment vivre et trouver de quoi vivre. C'est ce feu de la nécessité qui allait pourtant fournir notre rapport à la plénitude de l'existant où s'initie le sentiment de la beauté.

Ce sentiment sera pris en charge par les codes culturels qui vont en faire une esthétique, c'est à dire une convention. Dans cette précipitation en hauteur, nous sommes libérés de la pesanteur archaïque, l'esthétique habituelle défaille, et nous récupérons une possibilité de vision, comme une chance à saisir, et le talent du photographe nous emporte dans ses codes et nous libère dans le même temps.

Les paysages sont ici tellement beaux que de tous temps ils ont fasciné les chroniqueurs de passage. Même aux pires moments de l'esclavage ou des exploitations coloniales, ils ne voyaient que des éclats de paradis. Il n'y avait pas de pays (c'est-à-dire pas de peuple, pas de culture, pas de langue, pas d'individus), il n'y avait que des paysages, ou plutôt : une surface. Ici, on retrouve le pays, on sent la présence humaine, des traces de l'histoire, l'œuvre naturelle mêlée à l'œuvre sans écriture des hommes. On surprend des restes de mémoires, des invisibles, qui ont sculpté les hauteurs et les bas. Glissant dit toujours que nos monuments sont dans les paysages, qu'ils sont les paysages. Nous n'avons rien construit de monumental, sinon du fragile comme une petite case ou de l'éphémère comme un jardin créole. Sinon un rapport singulier aux mornes, aux arbres, aux quartiers, aux couleurs. Sinon des mots et des appellations. Sinon des événements obscurs oubliés ou refusés par la chronique coloniale, et dont seules des Traces dans le paysage attestent sans grande démonstration... Ce qui fait que rien n'est anodin, tout demande un regard qui se dépasse lui-même pour trouver des effets de culture, confronter des dynamiques d'imaginaires. Un patrimoine immatériel s'est ainsi densifié, souvent tissé au paysage, et qui nous a fait de cette manière, et qui continue de nous faire, mais que nous devons encore décoder et construire.

Dans un Lieu comme la Martinique toutes les beautés de la terre sont là, et, dans cette beauté même, tous les problèmes aussi. Déforestation. Agriculture à pesticides. Infestation des nappes phréatiques. Épuisement des eaux. Rejets de distillerie. Présence de métaux lourds dans les sédiments des baies. Dislocation insidieuse des mangroves. Érosion et épuisement des sols. Surpêche. Concentrations urbaines. Diminution rapide de la biodiversité. Progression de l'asphalte et du béton. Effets du réchauffement que nous contribuons à augmenter... L'île n'échappe pas au monde, à ses déséquilibres et à ses soubresauts. La vieille rengaine de « l'insularité » qui en temps normal n'a pas de sens, est encore plus absurde à l'échelle de l'écosystème-Terre. Nous sommes sur le même bateau, sur la même insignifiante planète perdue dans un recoin négligeable de l'univers, un fragile esquif que nous offusquons sous l'ivresse d'un « développement » aveugle...

Le plus étonnant c'est que tout reste beau, tout s'équilibre malgré les effondrements apparents et les ruines invisibles. C'est que la beauté n'a pas de morale. Elle n'est ni dans le bien ni dans le mal. C'est que la vie et la mort étant liés, la plénitude d'une présence (qui est la base de toute beauté) couvre une gamme qui va du plus extrême vivant au plus extrême désolé. C'est pourquoi ces photos ne doivent pas nous endormir mais au contraire nous éveiller. Ce berceau étonnant qui se découvre là, dans ses éclats et ses diversités, est une merveille qui nous dépasse. Il faut la contempler en s'ouvrant à la beauté, dépasser la surface, aller vers l'émotion qui change, oser la petite mort dans une renaissance. Ce mouvement intérieur que nous pouvons créer dans un rapport réussi à la beauté est ce que nous avons de plus précieux et de plus déterminant pour sauver la Terre, pour sauver la Martinique et nous sauver nous-mêmes. La fréquentation assidue de la beauté, la vraie beauté, nous installe en alerte.

Tout écosystème est un équilibre transitoire entre des forces de vie et de mort. Un beau paysage est toujours une tension entre des forces adverses au rythme d'un calendrier qui n'est pas le nôtre. C'est pourquoi les paysages changent. La vie se maintient dans de grandes hécatombes qui font varier les équilibres et qui les renouvellent. L'apparition de l'oxygène a été une catastrophe majeure pour des millions de vies, et les espèces qui nous entourent aujourd'hui sont sans doute des millions de fois moins nombreuses que celles qui ont disparu. Le réchauffement de la Terre peut être vu comme une catastrophe, mais pour un écosystème cela peut être une nouvelle jeunesse, un autre point d'équilibre qui ne sera pas favorable à bien des vies mais qui en favorisera d'autres. Ni bien, ni mal, ni morale et pièce bons sentiment.

Aucune créature, aucune espèce élue. Juste le principe inarrêtable et hasardeux du vivant. C'est cette conscience et cette humilité qu'il nous faut intégrer pour mieux approcher l'impassible beauté de ce qui nous entoure et qui nous tient en vie, et dans lequel nous devons apprendre à vivre dans la sobriété qu'il faut.

Certains amérindiens refusaient de se déclarer propriétaires de leurs sols. Ils s'en disaient les gardiens. Nous sommes les gardiens de cette Martinique, de cette merveille qui nous a été donnée dans les hasards et les affres de l'Histoire. Nous devons défendre et protéger cette merveille au nom de toutes les merveilles du monde.

Aucune merveille ne peut se sauver seule. Aucune ne peut s'apprécier seule. Aucune n'atteint à son plein-sens toute seule. Toutes les merveilles, même la plus insignifiante, la plus infime, sont inscrites dans la merveille Terre, elle-même relevant de l'inouï de l'univers. Et voir d'en haut, c'est déjà comme amorcer la distance nécessaire : celle qui confère la vue la plus large et qui dans le même temps vous rapproche au plus près. C'est pourquoi les oiseaux n'appartiennent pas aux vents, ils sont de la terre, ils la regardent, et de la regarder ainsi leur permet de vivre au plus intime et au plus large en elle. Et c'est pourquoi ils ont, pour la plupart, échappé aux frontières, aux bornages et aux enfermements.

La complexité d'un écosystème nous échappera toujours. Les conséquences du réchauffement climatique échapperont toujours aux prévisions mathématiques les plus élaborées. La raison et la science sont des outils qui ne peuvent expliquer, ni maîtriser, aucune plénitude. Mais le rapport constant à la beauté nous verse du côté de la vie, vers ce que la vie a de plus vivant et de plus précieux, c'est là que nous devons nous situer, et de là, d'en haut comme d'en bas, dans cette plénitude, vivre cette plénitude. Expliquer les équilibres de la nature aux enfants, leur apprendre à lire les paysages du Pays-Martinique comme ceux de tous les lieux du monde, mais, surtout, les initier à la beauté. Leur apprendre à s'élargir le regard jusqu'à contemplation, et, dans cette contemplation même, s'ouvrir à la vision.

Car c'est seulement à l'échelle de la vision que surgit la beauté. Et ce que raconte la beauté provient du secret encore intransmissible de la vie. La divination irrésolue de ce secret nourrit les attitudes les plus justes, les combats les mieux essentiels et l'idéal le plus somptueux. C'est à force de vie - je veux dire de beauté - que l'on apprend à préserver la vie.

Patrick CHAMOISEAU
Favorite, juillet 2007

Trace-mémoire du Rocher

On dit que des murmures s'échappent des cavités,
que les ombres sont anglaises,
qu'il y a là des os, des boulets et des mémoires qui dorment,
et, qu'au long de la roche, la fiente blanche des oiseaux
s'inscrit dans les coulées inconsolables des larmes amérindiennes.

Rocher du Diamant – Le Diamant
Octobre







Berceau

La mangrove berce des milliers de naissances,
apaise les côtes, calme l'ire océane,
accorde la terre et l'eau
en un béni-commerce sous les palétuviers.
On dit aussi qu'elle adresse aux frégates
de mystérieux sourires.

Mangrove – Les Trois-Îlets
Février



Chance

Il faut lire le vol des oiseaux,
suivre les jeux de dauphins,
opposer sa paupière aux scintillements des vagues,
et lancer le filet comme une prophétie.
Cela donne des yeux clairs et fait croire à la chance.

Pêche à la senne – Grand' Rivière
Avril









Grands mornes

Les hauts disent liberté.

Les bas disent : Habitations et esclavage.

Ceux qui savaient vivre là devenaient silencieux :

ils écoutaient les vents et accompagnaient l'eau.

Leur présence est encore dans le vent, dans l'eau,

dans les graines bonnes à manger

et dans les arbres qui donnent à vivre.

